Communications

Diapositives anthropologiques

Clifford Geertz

Citer ce document / Cite this document :

Geertz Clifford. Diapositives anthropologiques. In: Communications, 43, 1986. Le croisement des cultures. pp. 71-90;

doi : https://doi.org/10.3406/comm.1986.1640

https://www.persee.fr/doc/comm_0588-8018_1986_num_43_1_1640

Fichier pdf généré le 10/05/2018

Clifford Geertz

Diapositives anthropologiques

On pensait jadis que l'ethnographie consistait à ranger des faits étranges et disparates dans des catégories familières et bien ordonnées : ici le magique, là le technologique. Cette illusion s'est dissipée depuis longtemps, mais on n'en sait guère plus sur ce qu'est au juste l'ethnographie. De temps à autre il se trouve bien un producteur ou un consommateur d'ethnographie pour suggérer qu'il s'agit d'une sorte d'écriture, puisqu'on y met des choses sur papier. Cette étude de l'écriture ethnographique rencontre des objections de plusieurs genres, mais dont aucune n'est vraiment fondée.

L'une de ces objections, la plus souvent émise par les producteurs d'ethnographie, consiste à affirmer simplement qu'il s'agit là d'un genre d'études « non anthropologique ». Ce qu'un ethnographe convenable doit faire, c'est partir dans divers endroits et en revenir plein d'informations sur la manière de vivre des gens de « là-bas » ; par la suite, il doit rendre toutes ces informations disponibles, sous une forme commode, à la communauté professionnelle. Par contre, un ethnographe ne devrait pas traîner dans les bibliothèques en s'occupant de problèmes littéraires. Un intérêt excessif — comme l'est tout intérêt véritable — pour la construction des textes ethnographiques est le symptôme d'une introversion maladive, au mieux une perte de temps et au pire un signe d'hypocondrie. Ce que nous voulons, c'est apprendre de nouvelles choses sur les Tikopiens et les Tallensi, mais non sur les stratégies narratives chez Raymond Firth ni sur la machinerie rhétorique de Meyer Fortes.

Une autre objection, qui émane plus généralement des consommateurs, consiste à remarquer qu'après tout les textes ethnographiques ne justifient pas une telle attention. On peut bien étudier la manière dont un Conrad, un Flaubert ou même un Balzac produisent leurs effets ; mais se lancer dans ce genre d'entreprise à propos d'un Lowie ou d'un Radcliffe-Brown — pour ne mentionner que des défunts — semblerait plutôt comique. On admet certes que des anthropologues

Persée creative commons

comme Sapir, R. Benedict, Malinowski et aujourd'hui Lévi-Strauss ont un style original et ne dédaignent pas de placer un trope ici et là. Mais c'est exceptionnel, et plutôt à leur désavantage, car on y sent comme une manœuvre déloyale. Les bons textes anthropologiques sont des textes ordinaires, sans prétention. Ils n'invitent pas à une étude en termes de critique littéraire, qu'ils ne méritent d'ailleurs pas.

Mais l'objection la plus forte, qu'aujourd'hui beaucoup d'intellectuels reprennent à leur compte, est qu'en étudiant la manière dont sont présentées certaines hypothèses on s'empêche d'en examiner sérieusement le contenu. Ainsi, en portant notre regard sur les métaphores, l'imagerie, la phraséologie ou le ton d'un auteur, nous pourrions aboutir à un relativisme corrosif, pour lequel toute œuvre scientifique se réduit à l'expression plus ou moins heureuse d'une simple opinion. Alors l'ethnographie, nous dit-on, ne serait plus autre chose qu'un jeu de langage, comme le poème ou le roman.

Ces opinions sont déraisonnables : de telles objections ne sont fondées ni sur des menaces réelles et présentes ni même sur des menaces éventuelles. On ne fait là que décrire ce qui se passerait si tout à coup l'ensemble du monde était différent de ce qu'il est à présent. Si les anthropologues cessaient de décrire ce qui se passe en Afrique ou en Polynésie, si vraiment ils passaient leur temps à décrypter les doubles intrigues dans l'œuvre de Kroeber, ou encore s'ils prétendaient sérieusement que les histoires de Paul Bowles et l'ethnographie de Westermarck abordent un même sujet, le Maroc, d'un même point de vue, alors sans doute il conviendrait de s'inquiéter. Mais je ne crois pas que considérer l'écriture anthropologique comme une écriture puisse avoir de telles conséquences. C'est pourquoi il faut chercher ailleurs les vraies raisons de cette résistance, dans la crainte, notamment, que se dissolvent certains mythes à propos du pouvoir de persuasion de l'ethnographie, lorsque l'on comprendra mieux le caractère littéraire de cette activité.

Il serait notamment difficile de maintenir l'idée que les textes ethnographiques persuadent, lorsqu'ils y parviennent, par le seul pouvoir de leur substance textuelle. Dans ces textes, on cherche à atteindre la vraisemblance (*verisimilitude* ou *wahrscheinlichkeit*) en mettant en ordre un très grand nombre de détails culturels très particuliers. Et les doutes qui pourraient venir à l'esprit du lecteur, devant de telles bizarreries, doivent être vaincus par l'abondance même de ces données. C'est un fait pourtant que la confiance plus ou moins grande accordée à l'ethnographie d'un Malinowski, d'un Lévi-Strauss ou d'autres ne se fonde pas sur cela, en tout cas pas essentiellement. Si tel était le cas, un Frazer et un Oscar Lewis seraient les rois de l'ethno-

graphie, et on ne pourrait expliquer pourquoi beaucoup de gens sont convaincus par un livre pauvre en données comme *les Structures politiques de Haute-Birmanie* d'Edmund Leach ou par un essai impressionniste comme le *Balinese Character* de Margaret Mead. Bien sûr, les ethnographes pensent qu'on les croit du fait de l'abondance de leurs descriptions ; Leach a répondu aux attaques empiristes contre son livre sur la Birmanie en en publiant un autre sur Sri Lanka, bourré de faits ethnographiques, qui a suscité beaucoup moins de commentaires. M. Mead prétendait bien que les milliers de photographies prises par G. Bateson, qui illustraient son essai sur Bali, en fournissaient du même coup la démonstration ; mais personne n'y a cru, pas même Bateson. Elles devraient peut-être jouer ce rôle ; mais en fait l'ethnographie ne fonctionne pas ainsi.

Il est même difficile de comprendre pourquoi l'on a pu penser, et l'on pense encore, que l'ethnographie pourrait marcher de cette façon. Il faut sans doute y voir l'influence des sciences « dures », et des idées sur leurs « découvertes ». Et puis l'autre hypothèse disponible, selon laquelle l'anthropologie tiendrait son pouvoir de persuasion de son appareillage théorique, n'est guère vraisemblable. Les théories de Malinowski constituaient jadis un grand palais, qui aujourd'hui est en ruine, et pourtant il reste l'ethnographe préféré des ethnographes. Les spéculations psychologiques de Margaret Mead sur « culture et personnalité » ont aujourd'hui un côté nettement *passé* : les recherches balinaises étaient financées par une bourse d'études sur la démence précoce, dont tous les Balinais étaient censément atteints. Mais cela ne nous empêche pas d'admirer l'ingéniosité inégalable de ses observations sur ce à quoi ressemblent les Balinais. Et l'on conservera sans doute une partie de l'œuvre de Lévi-Strauss, une fois le structuralisme dissous par ses successeurs impatients. On lira encore les *Nuer* d'Evans-Pritchard, même si la théorie segmentaire devient un dogme figé.

L'aptitude des ethnographes à nous faire prendre ce qu'ils disent au sérieux n'est donc pas fondée sur l'abondance factuelle des textes ni sur l'élégance conceptuelle ; elle provient plutôt de leur capacité à nous présenter leurs écrits comme une conséquence du fait qu'ils ont pénétré (ou étaient pénétrés par) une autre forme de vie, et du fait qu'ils ont « vraiment été là-bas ». Et c'est ici qu'intervient l'écriture, qui peut nous persuader qu'un tel miracle s'est accompli en coulisses.

Pour justifier cette affirmation, je considérerai ici un exemple moins « facile » que Malinowski, Lévi-Strauss ou R. Benedict, celui d'un ethnologue dont le style, par sa limpidité même, fait oublier au lecteur qu'il s'agit bien là d'un art, un véritable auteur de textes « ordinaires ».

1

Certaines voix sont très faciles à imiter mais impossibles à décrire, tant elles sont particulières dans leur inflexion, si exactement étranges et précisément hors du commun. La manière indienne en anglais est sans doute l'une de ces voix, et peut-être aussi celles d'Humphrey Bogart, Louis Armstrong ou Franklin Roosevelt. Une fois entendu, leur ton reste toujours dans la mémoire. Parmi ces voix qui ont fait l'anthropologie, celle des Senior Common Rooms d'Oxford ou de Cambridge est de loin la plus importante, et nul ne l'a possédée comme Edward Evan Evans-Pritchard, alias « E.P. ».

Ce style, surtout dans les écrits, est si difficile à caractériser — des adjectifs comme « assuré », « limpide », « équilibré », « serein », « fluide » n'en décrivent que certains aspects — qu'il convient d'en citer un passage pour en faire saisir tout le brillant. Presque toutes les phrases d'E.P. conviendraient, car il fut un auteur au style extrêmement constant, depuis l'ouverture de son premier ouvrage important, en 1937 :

> On pourrait me reprocher d'avoir beaucoup tardé à publier une monographie de la culture zandé ; mais pour ma défense je dois dire qu'entre mes expéditions j'ai publié plusieurs exposés partiels des coutumes zandé,

jusqu'à la dernière ligne du dernier grand ouvrage, en 1956 :

> Ici l'ethnologue s'efface et doit laisser place au théologien.

Mais, plutôt que de citer l'un de ses travaux anthropologiques (il y en a plus de trois cent cinquante, dont cinq gros livres), j'aborderai la prose d'Evans-Pritchard en reproduisant quelques extraits d'un petit texte passé inaperçu et à vrai dire inclassable, dans lequel il relate ses activités d'auxiliaire militaire dans les brousses du Soudan, au début de la Seconde Guerre mondiale. « Operations on the Akobo and Gila rivers, 1940-1941 » a été publié dans une revue militaire anglaise, *The Army Quarterly*, en 1973, la dernière année de sa vie.

Je ne cite pas ce texte par perversité, ni pour faire de l'esprit aux dépens d'E.P., en le montrant tout empreint d'une mentalité coloniale dont il n'avait nullement honte ; que celui qui toujours a pu se situer dans ses écrits de l'imaginaire de son époque lui jette la première

pierre. Mais cette pièce, neuf pages en tout et pour tout, met en jeu pratiquement toutes les ressources du discours d'E.P., dans un texte où l'on ne trouve ni substance ethnographique ni concepts anthropologiques. « Opérations sur l'Akobo... » est une miniature dans laquelle nous pouvons discerner les limites du discours d'E.P., ou, en termes wittgensteiniens, les limites de son monde.

Mais il est facile de s'excuser, surtout de fautes que l'on n'a pas encore commises. Autant donc en venir au fait. E.P. a trente-sept ans ; il est au milieu de sa vie et de sa carrière ; comme nous le dit le Major-General qui présente l'article au public militaire, il est alors posté dans l'un des endroits les moins connus de la frontière, entre les territoires anglais et italiens en Afrique-Orientale, à mille kilomètres au sud de Khartoum, six cents au nord du lac Rudolf et sept cents à l'ouest d'Addis-Abeba. E.P. nous relate lui-même, avec sa verve coutumière, comment il est arrivé là :

> Peut-être devrais-je, pour commencer, expliquer comment j'ai pu être mêlé aux événements que je vais évoquer. Lorsque la guerre a commencé j'étais *lecturer* à l'université d'Oxford, et je voulus m'engager dans les Welsh Guards. Le régiment m'avait accepté, mais l'Université m'obligea à refuser, sous le motif, pour moi fallacieux, que j'étais en « position de réserve ». Je partis donc pour le Soudan, sous prétexte de continuer mes recherches ethnographiques, et une fois arrivé là-bas je rejoignis la force de défense auxiliaire soudanaise. C'était là exactement ce que j'avais voulu faire, et ce pour quoi j'étais qualifié, car j'avais mené des recherches au sud du Soudan pendant des années, et je parlais facilement plusieurs langues de la région, dont le nuer et l'anuak.

De manière unique, ethnographique, il « avait été là-bas », et dès son arrivée sa connaissance du terrain entre en jeu :

> Le capitaine Lesslie [officier des Royal Scots commandant le secteur ; E.P. nous fait comprendre, sans le dire clairement, qu'il n'en pense guère de bien] m'avait attaché à la troupe de la Gila, avec pour mission de patrouiller sur le cours supérieur de l'Akobo, et de garder l'œil sur les Anuak de la région de l'Adongo, car on ignorait tout ce qui se passait là-bas. Je dois expliquer [...] que les Anuak sont un peuple nilotique, environ trente-cinq mille personnes, qui vivent au bord de ces rivières, au Soudan et en Éthiopie. Ils sont agriculteurs, car les mouches tsé-tsé rendent l'élevage impossible dans cette région. Leurs institutions politiques et sociales sont très complexes, et sans m'y étendre je dois préciser que dans la partie orientale de leur pays, où eurent lieu les petites opérations

> que je vais raconter, le roi garde la prééminence aussi longtemps qu'il conserve ses *regalia*. Si un parent noble l'attaque et parvient à s'emparer des emblèmes royaux il accède au trône. Le pays anuak est très reculé et d'accès difficile, et on peut à peine dire qu'il ait été administré [...] sinon de façon nominale par les gouvernements anglo-égyptien ou éthiopien. Les Anuak sont belliqueux et indépendants.

Une fois arrivé et enrôlé, il rassemble ses fusils et ses indigènes, et fuit les capitaines de parade pour la liberté de la brousse :

> A Akobo on me remit quinze fusils d'un modèle datant du siècle dernier, et cinquante balles par fusil, et l'on me conseilla de recruter une troupe d'auxiliaires chez les Anuak. Je pris sept Anuak que je connaissais personnellement, sans vraiment croire qu'ils resteraient longtemps avec moi. Je décidai de recruter huit autres hommes chez les Anuak de l'Est, qui connaîtraient la région où nous devions opérer ; et puis ils étaient plus disciplinés que ceux de la ville, et avaient un certain respect pour le roi des Anuak [...]. Fort heureusement, tous les Anuak savaient manier des fusils, étant de bons tireurs à courte distance, et ils n'avaient rien contre la vie en brousse. Avec une troupe aussi réduite, toute l'efficacité résidait évidemment dans une grande mobilité, aidée par un renseignement efficace. Nous nous déplacions surtout le soir, car c'est là l'habitude des Anuak en guerre. J'avais le grand avantage d'avoir déjà visité le pays, [...] d'en connaître les habitants et leur langue. [...] J'interprétai très librement les instructions qui m'avaient été données.

Étant anglais et ethnographe, il se rend d'emblée chez le roi, malgré la difficulté du voyage en pleine saison des pluies. Le roi est très heureux de le recevoir : « il pensait que les Italiens soutiendraient son parent et rival [...] qui résidait en Éthiopie, et que celui-ci l'attaquerait pour lui voler les emblèmes royaux ». E.P. recrute huit « pages » de la maison royale, y compris un frère du roi et futur souverain. Alors commencent les « petites opérations » :

> Le 6 novembre je partis avec ma troupe de quinze Anuak vers l'amont. Nous traversions les marais et les hautes herbes avec la plus grande difficulté. Les habitants de ces villages m'accueillaient chaleureusement, car ils se souvenaient bien de ma première visite. Nous avions l'intention de retourner en aval le lendemain, mais nous apprîmes qu'une petite section de la troupe Boma se trouvait à Ukwaa. J'y envoyai un message, promettant de venir le

> lendemain ; mais à peine le messager parti on vint m'informer que les Italiens se dirigeaient vers Ukwaa pour attaquer la section. Je me mis donc en route immédiatement, et arrivai en face de ce village à minuit. Selon la section — et l'information fut confirmée ensuite de source italienne — environ deux cents auxiliaires indigènes, dirigés par deux officiers italiens, se trouvaient près d'un rocher appelé Abula, tout près du village. J'ordonnai à la section d'évacuer Ukwaa et de me rejoindre sur la rive soudanaise.

Il essaie tout d'abord de prendre les deux cents ennemis en embuscade, mais il échoue, puis il les suit à la trace, tandis qu'ils vont et viennent le long de la rive opposée, échangeant avec eux quelques coups de feu de temps à autre. Les Italiens se fatiguent de ce jeu, et envoient un message, « menaçant de nous attaquer si nous ne partions pas. J'envoyai une réponse bien sentie ». Le plus gros de la troupe italienne repart vers sa base, laissant sur l'Akobo un détachement de trente hommes environ, qu'E.P. et ses quinze auxiliaires attaquent promptement.

> Il y eut beaucoup de tir sauvage, et de la part des Italiens du mitraillage et des lancers de grenades, et un blessé du côté italien. Dans leur rapport ils firent état d'un combat important. Ils avaient en tout cas plié bagage et nous ne les revîmes plus jamais.

Ses hommes s'épuisent à parcourir ainsi la brousse sans nourriture suffisante, et E.P. lui-même attrape la fièvre. Il établit donc un camp sur la rive. A cette trêve dans les combats correspond une pause dans la narration, au cours de laquelle Evans-Pritchard réfléchit sur le genre d'hommes qu'il commandait alors, et sur sa manière de les diriger :

> Je dois mentionner ici les qualités de combattants des Anuak. Ils sont très courageux, mais se laissent emporter et s'exposent inutilement. Ils aiment tirer de la hanche, et lorsqu'ils appuient le fusil à l'épaule ils ne visent pas. Pour réussir un engagement il faut donc les conduire droit sur l'ennemi et les laisser tirer à bout portant. Ils doivent être dirigés. Ils vous suivront partout, et ne déserteront pas lorsque les choses tournent mal ; mais par contre ils n'iront pas sans vous. Je m'aperçus aussi qu'il fallait les consulter avant chaque action et les diriger par l'exemple plutôt que par les ordres, car ce sont des gens rudes et très obstinés. Si après en avoir discuté ils n'étaient pas d'accord sur le cours de l'action, pour atteindre mon objectif je n'avais qu'à me lancer moi-même ; alors ils me suivaient tous.

Bientôt guéri, E.P. prépare sa petite troupe, qui maintenant compte deux douzaines d'hommes, à attaquer le quartier général italien d'Agenga, défendu par plusieurs centaines de soldats, « de manière à détruire leur prestige dans la région de la Gila ». « Je pensais qu'Agenga pourrait être pris sans grosses pertes. » Mais Lesslie le lui interdit, et lui envoie quelques policiers pour le « consoler de cette déception ». Quelques jours plus tard, les Anuak de la région lui apprennent que trente hommes d'Agenga, commandés par un sous-officier éthiopien, sont entrés dans un village voisin :

> L'occasion était trop bonne pour que je la laisse passer. J'envoie mes Anuak attaquer le village du côté des terres, tandis qu'avec les policiers je me dirige du côté de la rivière. L'ennemi avait l'avantage de pouvoir se servir des fortifications, et il pouvait compter sur l'assistance de la population anuak du village. Mes Anuak attirent le feu de l'ennemi, nous permettant de nous approcher sans être remarqués. Ils font ensuite le tour du village pour nous rejoindre et attaquer de front. Nous devons alors ramper sous un feu nourri mais désordonné, jusqu'à être à bout portant. Plusieurs de mes Anuak parviennent à entrer dans le village et tirent dans les cases. [...] Dans la confusion nous prenons d'assaut la position. L'ennemi avait été contacté à sept heures le matin, et trois heures plus tard nous avions pris le village. Les pertes chez l'ennemi étaient de huit morts, avec deux blessés. Nous n'avions subi aucune perte. Dans leur rapport, les Italiens racontèrent qu'ils avaient été attaqués par cinquante coloniaux et deux cent cinquante Anuak [...]. La prise du village porta un coup au prestige des Italiens, dans une région où il était grand. Elle vint encourager tous ceux chez les Anuak qui nous soutenaient, de ce fait surtout que la guerre chez les Anuak consiste à prendre d'assaut des villages et les détruire, comme nous l'avions fait.

Je n'irai pas plus loin dans les aventures d'E.P., bien que l'on résiste difficilement au charme de cette « victoire en chantant ». Ce qui m'intéresse ici, le ton, doit maintenant être assez évident pour le lecteur ; je n'ajouterai donc, *presto staccato,* que quelques citations hors contexte concernant son opinion des Anuak et de lui-même, pour achever le portrait. Ainsi il nous fait mesurer l'incompétence des Italiens, qui avaient appris qu'un Anglais, « Uder Uscian » (« mon nom anuak était Odier wa Cang »), se trouvait dans la région, mais ne pouvaient rien en savoir de plus, incapables qu'ils étaient de tirer le moindre renseignement des Anuak :

> Les Anuak n'aimaient pas les Italiens, même si beaucoup d'entre eux recevaient une solde italienne et rejoignaient leurs troupes d'auxiliaires. Ils laissèrent ma troupe pénétrer dans leur pays sans en avertir l'ennemi, tandis que le plus petit mouvement dans notre direction nous était aussitôt rapporté : les civils nous servaient d'éclaireurs bénévoles, de sentinelles et d'espions. Les Italiens essayèrent de leur arracher les informations sous la menace puis en promettant des récompenses, mais n'en purent rien tirer de valable. Ils ne savaient pas comment obtenir des informations tout en traitant décemment les gens.

Nous pouvons aussi mesurer combien il est difficile de discipliner les Anuak « prêts à marcher pour combattre, mais non à marcher tout court », hors des combats :

> En chemin j'eus les plus graves difficultés que j'aie jamais rencontrées avec les Anuak. Ils me dirent qu'ils ne pouvaient plus supporter cette marche sans but, et qu'ils ne retourneraient pas dans la Gila, si je ne leur promettais pas un combat une fois arrivés. Pour des raisons de sécurité il ne me paraissait pas possible de mentionner l'attaque aérienne prévue. Je déclarai donc qu'ils pourraient faire comme bon leur semblerait, mais que je continuerais de toute manière. En fin de compte ils me suivirent.

Les Anuak sont courageux au combat, lorsqu'ils sont bien menés :

> Pour une raison quelconque [...] l'officier italien qui commandait le détachement se retira après une courte escarmouche, abandonnant à son sort la garnison de Galla, au sud de l'Éthiopie. Nous tuâmes dix-sept auxiliaires et blessâmes un grand nombre de fuyards. Malheureusement cinq femmes épouses des Galla et un enfant, qui étaient dans les tranchées, furent également tués. Deux de mes Anuak furent blessés [...] lors de la charge dans les tranchées. Les Anuak s'étaient battus très courageusement. Ils étaient un véritable fardeau la plupart du temps, mais dans un combat il valait mieux les avoir à ses côtés.

Enfin, sur la supériorité des officiers anglais qui comprennent les indigènes sur ceux qui ne les comprennent pas (sans parler des Italiens) :

> Je n'étais pas d'accord avec Lesslie sur la façon d'attaquer ce poste. Les Anuak, dont j'exprimais le point de vue, pensaient que les

> chances de réussite étaient faibles ; mais nous pourrions y parvenir en nous approchant du poste durant la nuit et en attaquant à l'aube, en ne nous déployant qu'au début du combat. Lesslie, inspiré par les manuels de tactique, voulait agir plus vite et attaquer en plein jour. Il commandait, il fallut donc agir selon ses désirs.

Bien entendu, cet épisode-là se termine mal ; on doit battre en retraite, au grand dam des Anuak, « qui protestaient énergiquement ». Les sections centrales, « sans officier anglais parmi elles [...], décampèrent », et les Britanniques sont encerclés. « Sans les Anuak, je crois que nous aurions été perdus, mais suivant leurs conseils nous pûmes filer dans les hautes herbes vers la rivière, emportant nos blessés avec nous. » Au détour d'une phrase, nous apprenons que Lesslie lui-même a été tué ; mais les Italiens sont finalement expulsés de la région Akobo-Gila. E.P., fatigué, amaigri de vingt kilos, affligé de blessures qui ne cicatrisent pas, est envoyé pour six semaines de marche sur la rive éthiopienne de la Gila, à seule fin de faire la preuve de la domination britannique.

> Mes instructions étaient de montrer le drapeau, ce que je décidai de faire de manière littérale. Notre colonne était précédée par un grand *Union Jack* au bout d'un mât, et nous le plantions dans chaque village où nous campions.

Comme toujours, les habitants sont heureux de le revoir, sauf dans ce village où avait été installé le quartier général italien ; les habitants s'enfuient dans la brousse. Et dans son plus pur style *Boys' Own Paper*, Evans-Pritchard conclut : « Le retour à travers les marais fut très difficile, mais dans l'ensemble le voyage avait été intéressant. »

2

N'en doutons pas : Evans-Pritchard, en écrivant ce texte, était tout à fait conscient du personnage qu'il jouait. Nous aurions tort d'en douter, tout autant que de le croire ou de croire son histoire. De toute évidence, l'anecdote a été trop perfectionnée au cours de nombreuses répétitions au pub pour être vraiment le récit naturel et détendu que l'on veut nous présenter. Il est intéressant de voir comment l'effet est produit, cet effet qu'ont tous les travaux d'E.P., quels qu'en soient le propos et l'intention. Cette certitude naturelle de la perception est très

difficile à suggérer par des moyens rhétoriques, surtout lorsqu'on traite, comme le fit E.P. durant toute sa carrière, des matériaux qui s'y prêtent le moins. On peut sans doute écrire à propos de jardins anglais en faisant suivre chaque phrase d'un « bien entendu... » implicite, comme le remarque Denis Donoghue à propos d'Helen Gardner, une adepte de ce genre de prose. Mais il est bien plus difficile d'écrire de telles phrases à propos de la sorcellerie ou de l'anarchie, ou encore à propos d'aventures nilotiques qui impliquent des Écossais obstinés, des Italiens clownesques et des Africains pleins d'énergie.

Il est difficile, répétons-le, de mettre au jour les moyens employés dans une stratégie textuelle si élaborée, car ces procédés se fondent dans l'arrière-plan d'« entre-nous » du discours instruit. Mais il est clair que cet effet repose sur l'existence d'un contrat narratif très précisément rédigé et respecté entre l'écrivain et le lecteur. Les présupposés sociaux, culturels et littéraires communs à l'auteur et à son public sont si profondément enracinés et institutionnalisés que des signes presque imperceptibles peuvent transmettre d'importants messages. Comme le remarque Donoghue à propos de Dame Helen et plus généralement de ce qu'il appelle la « linguistique de la canonnière » :

> Le lecteur n'a nul besoin qu'on lui explique les choses, un hochement de tête lui suffit, et il est même satisfait qu'on l'ait jugé digne de cette attention. La phrase a l'inflexion d'un coup d'œil. Tout va pour le mieux, si l'auteur est un universitaire d'Oxford ; et tout va encore mieux s'il donne l'impression d'être de ce monde de par sa naissance, sa classe, son caractère et son éducation, autant que par la réussite universitaire et la publication d'ouvrages tel celui que le lecteur est en train de considérer. On peut alors faire appel aux valeurs partagées, à ce bon goût et ce discernement qui font de la communication un privilège offert et accepté avec bonne grâce.

Je ne voudrais certes pas donner l'impression de démasquer, démystifier, déconstruire ou de quelque manière réduire mes « auteurs », que je respecte tous, E.P. en premier lieu, quelles que soient nos différences. C'est pourquoi je ne partage pas ce que Donoghue avoue être son « dégoût d'Irlandais » pour ce genre de discours ; mais je peux comprendre sa réticence à propos de Dame Helen, qui a poussé le « nous » de connivence jusqu'à des sommets insoupçonnés. Ce style me paraît un procédé de langage d'un grand pouvoir, en particulier en ethnographie. L'apparition de ce que l'on appelle l'école britannique en ethnologie, qui tient sa cohésion beaucoup plus de cette manière de

raconter que d'un consensus théorique ou d'une méthode commune, en a fait le style dominant en anthropologie : ce que partagent Radcliffe-Brown, E.P., Meyer Fortes, M. Glukman, E. Leach, R. Firth, A. Richards, S. Nadel, G. Lienhardt, M. Douglas, Peters, L. Mair et R. Needham, au-delà de leurs rivalités, c'est un ton commun, bien que certains le manient avec plus d'aisance que les autres. Et même beaucoup d'anthropologues américains en viennent à s'exprimer comme le narrateur des « Opérations sur l'Akobo ».

Quelles que soient les précautions prises pour cacher sous un négligé très travaillé les marques spécifiques de ce discours de la connivence — et c'est là justement l'effet principal de ce style : tout, jusqu'aux femmes et enfants galla, y devient trop banal —, une fois admis que ce style *est* un style particulier, ses caractères ne sont plus si difficiles à décrire. Certains d'entre eux ne peuvent être perçus que dans le texte écrit ; ainsi de l'extrême simplicité et de la régularité de la ponctuation à l'intérieur des phrases : le moins de virgules possible, placées mécaniquement, et presque aucun point-virgule ; après tout les lecteurs sont censés savoir à quel moment ils doivent respirer. D'autres caractères, comme l'évitement presque phobique des phrases enchâssées, peuvent être perçus oralement. Dans le style écrit on trouve çà et là des tirets ou des parenthèses, mais c'est rare, tout autant que les deux-points, sacrifiés, hormis pour introduire une citation, à cette passion de la phrase simple (sujet, verbe et complément) sans modification ni ornement. Comme le disait Clemenceau à son secrétaire : « Ne vous occupez que des noms et des verbes ; je me chargerai des adjectifs si nécessaire. » E.P. parlait au moins le français et l'italien couramment, mais on ne trouve dans ses écrits aucune expression étrangère, hormis bien sûr quelques mots des langues vernaculaires dans ses textes ethnographiques ; et les allusions littéraires sont rares, bien qu'il fût très cultivé. Malgré l'extrême professionnalisme d'E.P., l'absence de jargon, anthropologique ou autre, est si complète qu'elle en devient ostentatoire. L'acte de langage le plus fréquent est la simple affirmation. Les interrogatives qui mettent en doute, les conditionnels qui évitent d'affirmer ou les apostrophes rêveuses n'ont aucune place dans son discours.

Au niveau supérieur de l'organisation des textes, les mécanismes sont aussi visibles et même plus efficaces. J'ai déjà noté l'homogénéité du style : un échange de coups de feu à bout portant est décrit dans le même langage sans emphase qu'une excursion dans les hautes herbes des marécages, sur ce ton moyen qu'affectionne l'Angleterre instruite. Un point de vue est choisi, sans jamais laisser place à une ambiguïté : pas de ventriloquisme ici, même lorsqu'il s'agit de restituer la voix des

autres. « Dans les combats entre Anuak le principal objectif est de prendre un village d'assaut et de le détruire. » En voici un autre exemple, tiré de *Nuer Religion* : « Il serait tout à fait contraire à la pensée nuer, comme je l'ai remarqué, et il leur semblerait même absurde de prétendre que le ciel, la lune, la pluie, etc. sont Dieu en eux-mêmes, individuellement ou collectivement. » Ici, tout signe du combat avec les mots est effacé. Tout ce qu'il faut dire est dit clairement, avec assurance, et sans en faire un problème. Sur le plan verbal au moins, il n'y a là ni blancs à remplir ni pointillés à faire se rejoindre. On voit tout de suite ce qui est affirmé, et le texte n'invite pas à une lecture fouillée. La distanciation personnelle est obtenue grâce à la plus légère des ironies : rien vraiment ne mérite d'être pris au sérieux, même pas cet *Union Jack* pour lequel on combat et on meurt. Soyons plus précis : c'est justement parce que tout cela compte en fait beaucoup qu'il ne faut pas se montrer trop sérieux. L'étrange est intéressant et amusant, plus qu'inquiétant ou menaçant. L'étrange fait plier nos catégories mais ne les rompt pas.

3

C'est là sans doute le principal effet et le but recherché dans cette stratégie textuelle et ses tactiques auxiliaires, dans ce qu'on peut appeler le « réalisme d'Akobo ». L'argument essentiel et la raison d'être de chaque image, de chaque élégance d'écriture ou hochement de tête sont l'hypothèse selon laquelle aucun objet, quelle que soit sa singularité, ne peut résister à une description raisonnée.

Au début de sa conférence pour la BBC, *Fieldwork and Empirical Tradition* — sans doute l'expression la plus claire de ses idées sur la profession —, E.P. déclarait : « L'histoire de l'anthropologie peut être comprise comme la lente substitution d'une opinion fondée à une opinion mal informée, en ce qui concerne les peuples primitifs. Le progrès dans cette direction est à toutes les époques fonction de la quantité disponible de connaissances organisées. » La tâche de l'anthropologie est donc d'informer au sujet des primitifs l'opinion informée, celle de ces lecteurs attentifs auprès desquels l'aspect « comme vous allez le constater » du contrat prend toute sa force. Elle traite des primitifs comme d'autres disciplines informent le public à propos d'Homère, de la peinture italienne ou de la guerre civile anglaise ; c'est là une tâche extraordinairement difficile, mais seulement pour des raisons pratiques.

Tout d'abord il faut franchir la barrière du langage. Comme le remarque E.P., « la plupart des langues primitives présentent d'incroyables difficultés à qui veut les apprendre ». Il faut supporter de difficiles conditions de travail ; l'ethnologue est « seul, privé de la compagnie d'hommes de sa race et de sa culture, et dépend des autochtones pour trouver compagnie, amitié et compréhension ». Et puis les préjugés personnels ne peuvent être complètement éliminés : « On ne peut interpréter ce qu'on observe que dans les termes de sa propre expérience, de ce que l'on est soi-même. » Mais aucune de ces barrières n'est infranchissable : ainsi, « lorsque l'on a compris le sens de tous les mots de la langue dans toutes les situations de référence, on a fini son étude de la société ». Les conditions de travail peuvent être transcendées : « le travail de terrain [...] requiert un certain genre de tempérament [...] ; pour y réussir il faut savoir s'abandonner sans réserve » à la vie indigène. Enfin les préjugés personnels peuvent être neutralisés : « compte tenu de la personnalité des auteurs, mais aussi du fait que les différences personnelles, dans le champ de l'anthropologie dans son ensemble, tendent à s'annuler réciproquement, je ne crois pas qu'il faille s'inquiéter trop à ce propos ». D'ailleurs il ne faut pas s'inquiéter de quoi que ce soit, il suffit d'être tenace : « il est presque impossible à quelqu'un qui sait ce qu'il cherche, et comment le chercher, de commettre des erreurs factuelles s'il passe deux ans dans une petite communauté culturellement homogène, en consacrant tout son temps à l'étude de leur manière de vivre ».

Dans le texte ethnographique cette attitude aboutit à une série de jugements nets, bien équilibrés, à des affirmations inconditionnelles présentées si discrètement que seuls des irréductibles « ininformables » songeraient à y résister. Presque partout dans l'œuvre d'E.P. on trouve ce genre d'affirmation qui fait mouche du premier coup. Ainsi, dans *The Sanusi of Cyrenaica* : « Les Bédouins ont certainement une foi profonde en Dieu et s'en remettent au sort qu'Il leur réserve. » Dans *The Nuer* : « Les Nuer n'ont pas de droit au sens strict du terme. » Dans *The Azande* : « Les Azande perçoivent sans aucun doute la différence entre ce que nous appelons les effets naturels et les effets de la magie ou des fantômes. » Dans *Nuer Religion* : « On ne peut certainement pas parler d'émotion spécifiquement religieuse chez les Nuer. » Dans *Kinship and Marriage among the Nuer* : « A de rares exceptions près, j'ai constaté que les femmes nuer sont satisfaites de leur sort, et pensent que leur époux et les autres hommes les traitent avec respect. »

Mon propos n'est pas ici de discuter la véracité de ces affirmations, bien que j'aie mes doutes sur la foi de ces Bédouins et la satisfaction de ces femmes ; Evans-Pritchard ne manque pas d'apporter une masse de

données à l'appui de ces thèses. Il ne s'agit pas de remarques incidentes, comme on pourrait le penser à les trouver ici hors contexte. Mon propos est de découvrir comment cette pluie de déclarations péremptoires — on en trouve pratiquement une demi-douzaine par page — produit un récit crédible sur les Libyens ou les Nilotes, et, sous d'autres plumes sans doute moins assurées, sur les Australiens, Polynésiens, Birmans ou Est-Africains. Comment, pourquoi, de quelle manière et à propos de quoi toutes ces informations nous informent-elles ?

Je répondrai tout de suite à cette question multiple à la manière d'E.P., par deux assertions sans nuances, l'une sur la manière et l'autre sur la substance de l'effet produit. J'essaierai ensuite de nuancer mes affirmations en citant de manière tendancieuse certains extraits de ses écrits. La manière tout d'abord : l'approche de l'exposé ethnographique par E.P. a pour caractéristique remarquable d'aboutir à des représentations visuelles des phénomènes culturels, à des diapositives anthropologiques. Quant à l'effet : la principale intention de cette ethnographie de lanterne magique est de montrer que les cadres établis de la perception sociale, auxquels nous recourons instinctivement, sont parfaitement adéquats quelles que soient les bizarreries représentées par les diapositives.

4

La qualité intensément visuelle du style d'Evans-Pritchard n'a jamais été remarquée, à ma connaissance, et certainement jamais analysée. Elle est pourtant si évidente, pour le lecteur assidu, qu'il suffit de rappeler une image pour évoquer chacun de ses livres.

La plus célèbre est la scène du grenier qui s'effondre, dans *Witchcraft, Oracles and Magic...* : ces Zande malchanceux qui se réfugient à l'ombre du grenier au moment précis où les termites ont fini d'en miner les supports. L'image fixe dans la mémoire la théorie tout entière de la sorcellerie, fondée sur les causes convergentes et les infortunes. Ce sont encore les célèbres idéogrammes du taureau et du concombre, des jumeaux et des oiseaux, toujours cités lorsque l'on discute de totémisme, de sacrifice ou de « pensée primitive ». Rappelons enfin la célébration sans fin du bétail, les pâturages inondés autour de maisons perchées sur des monticules ou accrochées aux digues, les guerriers « aux membres longs, à la tête étroite », qui « se promènent tels des seigneurs de la terre, ce qu'ils pensent être vraiment ». Ces images ont fait des Nuer le peuple le plus visible de toute l'ethnogra-

phie. Les chefs couverts d'une peau de léopard, les planches à oracles, les duels de danse, les ruches et les étables... de même que le tir de la hanche, les huttes incendiées et les drapeaux en parade. Toutes ces images sont conservées, ce sont elles qui soutiennent l'argument.

Encore une fois, E.P. est bien conscient de tout cela, aussi conscient que nous le sommes ou le serions si nous accordions plus d'attention à ces procédés. Il sait bien que son idiome naturel est pour ainsi dire optique, et l'effet du « j'ai été là-bas » une signature visuelle :

> Quand je pense à tous les sacrifices auxquels j'ai pu assister en pays nuer, je revois deux objets qui pour moi résument le rite sacrificiel : la lance brandie par l'officiant — tandis qu'il va et vient près de la victime, récitant son invocation — et la victime elle-même, l'animal qui attend la mort. Ce n'est pas le visage du sacrificateur, ni ce qu'il dit, qui m'a le plus impressionné, mais la lance brandie dans sa main droite.

Même lorsqu'il ne s'agit pas d'une expérience directe, le langage reste étonnamment visuel ; ainsi de cette évocation, d'après les souvenirs de ses informateurs, d'un roi du siècle dernier, dans « Zande Kings and Princes » :

> Gubudwe était petit mais point trop petit [...] ; il était aussi trapu sans que cela fût déplaisant. Il était trapu comme un homme dont le corps se répand. Ses seins, proéminents comme ceux d'une femme, ne leur ressemblaient pas, c'étaient des seins d'homme. A ses poignets la graisse avait tracé des rides, son avant-bras était gros comme la jambe d'un homme. Ses petits yeux exorbités luisaient comme des étoiles. Ces yeux étaient terribles lorsqu'en colère il dévisageait un homme ; puis ils redevenaient deux cendres grises.

Cette prédilection, pour ne pas dire plus, pour la rhétorique du regard ne se limite pas aux phrases, comme le sait quiconque a parcouru ses travaux.

Il y a d'abord ces étonnantes photographies qui au premier regard pourraient passer pour des images ethnographiques ordinaires : « remarquez les tatouages claniques », « cérémonie d'initiation », « indigènes en train de pêcher », etc. ; mais en fait, à quelques exceptions près, elles tiennent moins de l'illustration que de l'emblème. Tout le monde prend la pose, ostensiblement, dans ces natures mortes destinées à être longuement contemplées : un vacher, nu, les jambes croisées, appuyé négligemment sur son bâton ; une jeune fille debout,

tout aussi nue et nonchalante, fumant une pipe bizarre ; un aveugle assis, les mains croisées, sa lance coincée entre son bras et son cou. Lorsqu'elles ne sont pas posées, les photos sont soigneusement composées : des guerriers brandissent leur lance dans une danse de mariage ; des bœufs sont rassemblés bovinement sous l'averse ; un garçon fait de ses bras deux grandes cornes pour chanter les louanges de son bœuf. Ces images sont disposées irrégulièrement parmi les descriptions en mots, et portent à peine une légende : « jeune homme », « fille fumant la pipe ». Pour la plupart elles sont isolées et tiennent un discours autonome.

Il y a aussi les dessins. Evans-Pritchard est l'un des rares ethnographes modernes, peut-être le seul, à avoir compris que la photographie a démodé le croquis, mais du même coup en a fait ressortir les avantages relatifs, comme l'avait fait le cinéma à l'égard de la photographie. Les livres d'E.P. se distinguent par la présence de croquis, eux aussi détachés du texte et dépourvus d'explication : « cornes en lyre », « appuie-tête », « instrument utilisé dans les invocations lors du mariage ». Les croquis bordent le texte comme autant de notes visuelles en bas de page. Les textes eux-mêmes n'ont d'ailleurs pratiquement pas de notes, et Evans-Pritchard était connu pour ne citer presque jamais ses collègues ; là encore, le lecteur est censé après tout connaître la « littérature » sur la question.

Il y a enfin les schémas : ainsi dans *The Nuer*, ce manuel de géométrie ethnologique, la représentation de la structure sociale par les figures élémentaires de la géométrie plane : carrés, rectangles, triangles, arbres, cercles, rayons, sans compter les représentations habituelles des relations de parenté, et jusqu'aux portions de cartes qui sous son trait prennent une allure euclidienne. Les contours imprécis des choses sociales — villages, tribus, saisons, magies bonne et mauvaise, propriété du bétail — sont rendus par des lignes droites et des figures anguleuses, totalement fermées et précises. Comme l'a remarqué Ivan Karp, l'argument de *The Nuer* — en gros, que la société est un enchevêtrement de systèmes de relations — tient sa cohérence de la répétition d'une figure simple, le triangle équilatéral, censé représenter successivement l'espace-temps, le système lignager et le système politique. On peut y ajouter la figure du rectangle divisé et sous-divisé, qui représente l'organisation tribale, les relations intertribales et le mécanisme des guerres.

La vignette, la photographie, le croquis et le schéma agissent comme des forces qui organisent l'ethnographie d'Evans-Pritchard, mise en mouvement par des idées résolument imagées, et qui a la cohérence d'un paysage plus que celle d'un mythe ou d'un journal. Elle est

consacrée, plus qu'à toute autre chose, à rendre l'étrange ordinaire. Son univers, c'est un monde sous la lumière de midi, dans lequel des figures aux contours nets, souvent plus que bizarres, agissent d'une manière descriptible sur un arrière-plan perceptible. Mary Douglas qualifie E.P. de « Stendhal de l'ethnographie », dans un ouvrage dont le point de vue est bien différent du mien, puisqu'elle y fait d'E.P. une espèce de psychologue social amateur. S'il mérite d'être rapproché de Stendhal, ce n'est pas pour son « intuition profonde des conflits et équilibres fragiles des désirs », car je ne crois pas qu'il ait eu une telle intuition, mais plutôt parce que ses Anuak, Zande, Nuer, Dinka, Shilluk et Bédouins, et même son propre personnage, sont figés, comme la Sanseverina, dans une lumière absolue.

5

Cette spectaculaire clarté, étonnante et aveuglante, n'est pas seulement un aspect secondaire de l'ethnographie d'Evans-Pritchard, un procédé stylistique ou un morceau de décor rhétorique, placé là pour rendre les données moins fastidieuses, c'en est l'essence même. Ce monde n'est pas celui des *Tristes Tropiques*, pleins d'ombres équatoriales et de jungles touffues ; c'est un monde d'une vitalité manifeste, distincte et immédiate, qui paraît étrangement familier à qui le contemple assez longtemps.

Comme l'a remarqué E. Gellner, les préoccupations constantes du travail d'E.P., ces questions auxquelles il revient sans cesse — le maintien de l'ordre cognitif en l'absence de science, le maintien de l'ordre politique en l'absence d'un État, et j'ajouterai le maintien de l'ordre spirituel en l'absence d'une Église — sont autant de facettes d'un même problème : comment ce que nous considérons comme les fondements d'une vie vraiment humaine peut exister sans l'aide de nos institutions. Les grandes études d'E.P. s'ouvrent toujours sur le constat d'un manque culturel, qu'il s'agisse de notre distinction entre causalité morale et naturelle, chez les Zande, de notre structure juridique et de notre système de gestion de la violence, chez les Nuer, ou encore, comme dans *Nuer Religion*, « du dogme, de la liturgie [...], des sacrements [...], du culte et de la mythologie ». Et tous ces ouvrages aboutissent à la découverte d'un quelque chose — la sorcellerie, l'organisation segmentaire, une image modélisée de la divinité — qui remplace assez bien ce qui manquait.

C'est à cela, en fin de compte, qu'aboutit la stratégie narrative

d'Evans-Pritchard, le « réalisme d'Akobo ». C'est là en tout cas le but poursuivi. Il s'agit de banaliser des idées, pratiques, sentiments, valeurs, etc., apparemment bizarres, irrationnels, anarchiques, barbares, et de le faire non en proposant un système universel qui organise ces représentations culturelles bigarrées, mais en les évoquant simplement sur ce même ton de « bien entendu » que l'on emploie pour parler de ses propres valeurs, pratiques, sentiments, etc. Ce ton particulier, avec les jugements et présupposés qu'il implique, aboutit à isoler ce que l'on intègre, tout en l'incluant dans son propre monde. C'est précisément ce qui arrive aux Nilotes entre les mains d'E.P. ; ils sont décrits *autrement* et non comme des *autres*, ils sont présentés comme des gens somme toute assez raisonnables mais qui ont leurs manies, et diffèrent de nous seulement par certains aspects secondaires : « un véritable fardeau la plupart du temps, mais dans un combat il vaut mieux les avoir avec soi ».

Le miracle, dans cette approche quasi dialectique de l'ethnographie, est que l'on aboutit à valider le genre de vie de l'ethnographe lui-même en justifiant celui des sujets décrits. Les catégories culturelles de l'ethnographe, en l'espèce celles du monde universitaire anglais, permettent de transformer en raisonnements intelligibles, en valeurs crédibles ou motivations familières des faits culturels aussi bizarres que les oracles par le poison, le mariage avec des fantômes, les guerres sanglantes et les sacrifices au concombre ; la pertinence de ces catégories n'est donc pas limitée à leur monde d'origine. Quelles que soient les raisons personnelles qui poussent Evans-Pritchard à nous décrire l'Afrique comme un endroit logique et sage, ordonné, simple et égal, fermement ciselé et ouvert au regard (et l'on peut supposer qu'il a de puissants motifs), il présente par là même un plaidoyer pour l'autorité universelle d'un certain mode de vie. Si cette pensée peut éclaircir l'Afrique, elle peut tout éclaircir.

Mais on ne doit pas se méprendre quant à cette manière de transporter des Africains dans un monde conçu en termes profondément britanniques. Il ne s'agit pas d'ethnocentrisme, sinon en ce sens trivial que tout regard est le regard de quelqu'un. Contrairement à ce que l'on a parfois prétendu, Evans-Pritchard ne fait pas de « ses » Anuak, Nuer ou autres des Anglais noirs. Leur existence est aussi pleine que celle des autres peuples dans la littérature ethnographique, ils ont leur propre poids dans leur propre espace. E.P., s'adressant à ce public choisi qui veut être informé, ne lui dit pas : « ils sont tout à fait comme nous » ; mais leurs différences par rapport à nous, si spectaculaires soient-elles, ne comptent pas vraiment. Sur l'Akobo comme sur l'Isis, les hommes se montrent courageux et timorés, doux et cruels, sages et fous, loyaux

et perfides, sagaces et stupides, entraînants et ennuyeux ; et puis certains sont meilleurs que d'autres.

On disait jadis que « le plus petit des sujets anglais a le même droit de vivre que le plus grand d'entre eux » ; le spectacle avec diapositives d'Evans-Pritchard a pour but d'étendre ce principe bien au-delà de l'Angleterre, dans toute l'Afrique et plus loin encore, peut-être même jusqu'en Italie (mais ce sera plus difficile). Tout cela peut sembler présomptueux, romantique ou simplement déplacé : « encore l'idéologie anglaise ! » ; mais ce n'est ni sale ni dénué de compassion ou de générosité. Et puis ce n'est pas mensonger.

***

Cependant, il ne s'agit pas seulement de savoir ce qui est vrai, mais encore ce qui est faisable. Les ethnologues ne paraissent plus disposer de cette assurance qu'Evans-Pritchard tenait de son réalisme d'Akobo. Les sociétés qu'ils étudient sont en partie modernes et en partie traditionnelles, et le travail de terrain pose des problèmes éthiques terriblement complexes. Ils doivent faire leur choix dans une masse de méthodes descriptives et analytiques totalement opposées, et faire face à des sujets maintenant capables de parler pour eux-mêmes, et qui le font. De plus, les ethnographes sont tourmentés par leurs incertitudes, qui deviennent un genre d'hypocondrie épistémologique, quant à la possibilité même de décrire un autre mode de vie. Cette perte de confiance et la crise de l'écriture ethnographique qui l'accompagne, ces phénomènes actuels sont dus à notre situation actuelle. C'est ainsi que nous percevons les choses aujourd'hui, bien différentes de ce qu'elles étaient pour Sir Edward Evan Evans-Pritchard.

Traduit de l'anglais
par Pascal BOYER

Clifford GEERTZ
Institute for Advanced Studies, Princeton